

Recherches sociographiques



Gilles PRONOVOST et Daniel MERCURE, *Temps et sociétés*

Jacques Hamel

Volume 31, numéro 3, 1990

La santé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056560ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056560ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J. (1990). Compte rendu de [Gilles PRONOVOST et Daniel MERCURE, *Temps et sociétés*]. *Recherches sociographiques*, 31(3), 442–445.
<https://doi.org/10.7202/056560ar>

Gilles PRONOVOST et Daniel MERCURE (dirs), *Temps et sociétés*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 258 p. («Questions de culture».)

Que des sociologues se soient consacrés à l'étude *des* temps, voilà qui est expressif de la société moderne ! Que de nombreux ouvrages, dont celui-ci, paraissent simultanément sur le sujet, ne l'est certes pas moins. (Pour une liste exhaustive, voir : *Préfaces*, 4, octobre-novembre, 1987.) Si naguère prévalait *le* temps unique, désormais il est éclaté en divers temps que les contributions assemblées dans ce livre se donnent pour objectif d'analyser.

Le recueil comporte donc les inconvénients et avantages inhérents à pareille forme de publication. Les derniers renvoient à la réunion, dans un même ouvrage, de perspectives et considérations analytiques variées qui déterminent un éventail de points de vue quant à un objet, ici le temps, dont tout lecteur tirera assurément bénéfice, allant directement là où il peut en trouver. La lecture pourra ainsi se faire dans un ordre qui n'est pas forcément celui choisi par les responsables du livre. Les inconvénients sont l'exact envers des avantages : le foisonnement théorique et méthodologique laisse parfois entrevoir des glissements dans la définition même de l'objet qui, considéré à partir de multiples préoccupations et sous différents vocabulaires, perd sa spécificité. La lecture d'un recueil se fait suivant des degrés d'intérêt variables, inégaux, et se heurte immanquablement à des ruptures de style dont le présent n'est pas exempt.

Rien n'est donc moins facile que de rendre compte d'un pareil ensemble et il est bien difficile, pour le critique de service, de ne pas succomber à la tentation d'établir un palmarès des articles en fonction de ses propres points de vue et intérêts qui déjà datent... dans le temps.

La présentation de MERCURE et PRONOVOST ne fait pas le point sur les récentes recherches consacrées aux temps sociaux. Après avoir brièvement mis en évidence l'émergence de la notion de temps social chez Durkheim, Mauss, Hubert, Leenhardt et autres auteurs classiques, ils dressent leur plan en s'efforçant de lui donner une unité et une cohérence, sans nécessairement parvenir à convaincre le lecteur désireux de trouver un ouvrage parfaitement intégré. Son organisation est cependant judicieuse, définie sous quatre sections : la transformation des rapports entre les temps dans les sociétés modernes ; l'analyse des institutions régulatrices du temps ; l'étude des cycles de la vie ; les temps propres aux classes sociales et aux individus. Il eût été intéressant que les auteurs mettent en relief les textes à la lumière des débats en la matière, plutôt que de s'en tenir à leur énumération, sans pour autant négliger la définition du temps social privilégié :

Par temps social, nous désignons généralement la nature et les rapports entre les divers *modes d'activité* dans le temps considérés selon leurs durées et leurs rythmes propres, de même que les différentes manières de concevoir et de se représenter le temps au sein de nos univers sociaux. (P. 10.)

Cette définition classique, ainsi qu'ils le reconnaissent eux-mêmes, ne reprend pas les nombreuses intuitions qui jalonnent leur propre texte de présentation : le temps comme objectivation de l'expérience humaine, comme médiation sociale, comme découpages épistémologiques de la réalité sociale, comme « mise en forme » de la réalité. Il faut bien me comprendre : les considérations classiques sur un objet, notamment sur un objet aussi difficile à concevoir que le temps, sont fort opportunes, et les relire nous convainc que les assises de la recherche dans le domaine sont solides. Mais, des idées et intuitions premières jetées en défi à la recherche, voilà qui prouve qu'elle est bien vivante. Le deux premiers articles de l'ouvrage, « Les temporalités vécues dans les sociétés industrielles » (MERCURE) et « Les transformations des rapports entre le temps de travail et le temps libre » (PRONOVOST), sont de cet ordre.

Mercure retrace, à la lumière de l'étude de E. P. THOMPSON (*Libre*, 5, 1979), l'émergence du « temps industriel », des impératifs de la mesure consécutifs à la mise en valeur du travail propre au capitalisme, donnant lieu ultimement à un temps fortement différencié du temps des cycles de la nature. La généralisation du capitalisme engendre l'éclatement du temps, dont le caractère de totalité était fondé sur le mythe ou la religion, en des « temps discontinus », des temporalités vécues *de façon proprement contradictoire*. Ces contradictions, repérables jusque dans les représentations de l'avenir, constituent la preuve que les anciens temps ne s'effacent point complètement, mais sont subordonnés au bon temps prescrit, et cette subordination est précisément relative à une *désarticulation* des anciens.

L'étude de Pronovost est, de ce point de vue, particulièrement fascinante puisqu'en analysant « la structuration des activités liées au travail et au loisir » au Québec, et plus spécialement dans une étude de Trois-Rivières, il arrive à démontrer l'émergence d'un *temps dominé*, dont la prégnance chez les francophones est relative « à une médiation du milieu familial (dans l'économie notamment) au moment de l'industrialisation du Québec ». (P. 45.) En d'autres termes, ils ne sont pas de leur temps non pas parce qu'ils vivent *en dehors* du temps industriel, mais bel et bien parce que, *dans* ce temps, ils n'arrivent pas à en prendre la mesure, en raison de cette médiation familiale du temps, qui se subordonne au temps industriel, premier désormais dans leur milieu avec la venue d'industries étrangères. Cette analyse est rudement bien menée et met à contribution autant la célèbre monographie *Rencontre de deux mondes* de Everett C. HUGHES, trop rapidement jugée désuète, que les articles de Tamara Harven sur les Franco-Américains et la tradition des études de communautés (Middletown).

En fin d'article, Pronovost s'aventure sur le terrain « des rapports entre les temps après la décennie 70 » où les acquis de sa précédente analyse — brillante, il importe de le rappeler — sont mis prudemment à l'épreuve : (je souligne) « [...] ce qui est en train de changer, ce ne sont pas tant les conceptions et les valeurs du travail comme telles, mais la représentation des *rapports souhaités* entre le temps de travail et les autres temps de la vie ». (P. 57.) La prudence de ce verdict prospectif est sur ce point obligée : si la valeur conférée au travail est aujourd'hui relative, il n'en reste pas moins que le « temps industriel » est déterminant. (Voir sur ce point : André GORZ, *Métamorphoses du travail*, 1988.) Ce paradoxe étant sans nul doute expressif de la *contradiction* des temps mise au jour par l'auteur.

La détermination actuelle du « temps économique », formel ou non, est parfaitement démontrée dans l'article de Normand ROY « Temps, travail et innovation sociale », sans y être cependant mise en question. Ainsi en conclusion, l'auteur avance une hypothèse :

[...] l'avenir n'est pas uniquement du côté de la société de loisir dont l'idée était très à la mode il y a vingt ans. Ce qui est en jeu est à la fois plus complexe et plus important. Il faut en effet que les transformations technologiques, organisationnelles et autres soient canalisées vers l'objectif de la participation la plus large possible de tous au travail rémunéré, ce qui sera possible à plusieurs conditions, dont celle d'une réduction de ce temps de travail. (P. 113.)

Le temps économique, à n'en pas douter, est bel et bien la *mise en forme* des temps modernes, à un tel point que sa primauté est reconduite dans l'analyse qui devrait pourtant l'expliquer. Ce dont on peut faire reproche à l'auteur.

L'expression fort heureuse « mise en forme », destinée à définir la médiation sociale qu'est le temps, vient de Louis ROUSSEAU, dans son article « L'institution religieuse du temps », dont la lecture n'est point facile. Le lecteur pressé, ou peu intéressé (attitude propre

aux temps modernes) par la religiosité, enclin à passer au texte suivant, y manquera cependant des considérations fort opportunes pour les fins de l'analyse des temps. L'auteur, d'entrée de jeu, fournit sans y insister et sans y porter lui-même attention, une précieuse indication méthodologique pour saisir le temps quand il en souligne par une question la désacralisation :

Dans combien d'années aura-t-on complètement cessé de savoir, en Occident, ce que signifient des expressions comme « le temps de l'Avent », le Carême, l'octave de l'Immaculée-Conception, la vigile de Saint-Jean-Baptiste, etc. ? Déjà, ces termes n'évoquent probablement plus rien de précis pour les moins de trente ans. (P. 65.)

Le temps, comme médiation sociale, est donc saisi *en acte* dans le langage, et il n'est d'autre voie pour les analystes en sciences sociales que de l'y considérer en vue d'accéder aux temporalités vécues à l'intérieur des sociétés.

Si la religion déterminait naguère l'institution du temps, il apparaît à Gaétan TREMBLAY que les masses-médias sont « les instruments de gestion du temps de loisir », un temps devenu une marchandise qui se consomme de telle façon que « le temps hors travail est réinséré dans le cycle de l'économie capitaliste » (p. 126) ; dès lors, véritable triomphe du temps de travail dont la prégnance avait été jadis entamée par les victoires des luttes syndicales. La détermination du temps par les médias, la télévision principalement, s'opère sous un double registre : « l'instantanéité surtout à travers l'information et la durée surtout à travers le divertissement ». (P. 138.) Leur chevauchement donne lieu à un temps de loisir dont l'uniformité revêt une valeur proprement économique autant dans sa production (standardisation des conditions et modes de production) que dans sa consommation (standardisation des émissions). Sans mettre directement en cause pareil diagnostic et sans ici porter défense à la télévision, il me paraît que sa domination est néanmoins relative (y compris du point de vue du temps de loisir). Pour reprendre les termes de Philippe Sollers, sociologue à ses heures, dans un débat — télévisé justement — qui l'opposait au philosophe Michel HENRY (Grasset, 1987) pour qui la télévision est l'expression par excellence de la barbarie, il est toujours possible d'éteindre l'appareil...

Les troisième et quatrième parties de l'ouvrage ont pour objet « les cycles et étapes de la vie » (Danielle RIVERIN-SIMARD) et, dans pareille perspective, les temps multiples des jeunes (Jacques LAZURE), des personnes âgées (Judith STRYCKMAN), des femmes (Denise LEMIEUX) et des classes sociales (Christian LALIVE D'ÉPINAY). Il est impossible, dans les limites de ce bref compte rendu, de présenter les cycles et étapes constitutifs des temps définis dans chaque cas. La lecture attentive de ces chapitres ne parvient cependant pas à dissiper une interrogation quant au point de départ proprement dit de l'analyse *sociologique* du temps dont la notion de temps social définie par Mercure et Pronovost est l'exemple patent. En effet, quand on examine le temps d'un point de vue sociologique, doit-on regarder seulement la « structuration des activités dans le temps » (donc déjà, ici, dans le temps chronologique) ou le temps comme médiation sociale, rapport social, c'est-à-dire rapport d'une société à elle-même et à son environnement dont la « structuration des activités » ne serait donc pas explicative ; c'est précisément ce qu'il faut expliquer.

La notion de temps social doit donc gagner de la précision. Ce recueil, par les contributions réunies, pose les premiers éléments de sa définition, et sa lecture est sans contredit recommandée à tout sociologue, anthropologue, historien et économiste dont les objets d'étude sont de quelque façon constitutifs des temps sociaux et déterminés par eux. Cet ouvrage en témoigne directement, et l'ampleur du chantier défini par l'analyse de ces temps sociaux est bien mise en perspective. Il est dommage de ne pas y trouver une bibliographie qui en aurait donné la mesure. (Il aurait été intéressant d'y voir mentionnées les thèses faites au Québec en

cette matière.) Ce défaut n'enlève rien à la qualité du livre qu'il faut prendre le temps de parcourir.

Jacques HAMEL

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Réjean BEAUDOIN, *Naissance d'une littérature : essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française, 1850-1890*, Montréal, Boréal, 1989, 209 p.

La thèse centrale de cet ouvrage veut montrer que le messianisme qui a fleuri au Québec au siècle dernier, loin de semer « le vent de la révolte populaire » comme il l'avait fait ailleurs « depuis des millénaires » et dans la foulée duquel on chercherait en vain « les traces d'une révolution », a par contre sous-tendu l'avènement de la « littérature nationale » qui s'élabore à partir des années 1860, « la réalité sociale » s'aliénant « dans un rêve impuissant, mais ce rêve [prenant] forme dans une réalité fictive » (pp. 17s) : d'où, peut-être, au bout du compte, « un peuple littéraire au lieu d'un État national et une identité culturelle en guise de souveraineté politique ». (P. 194.) Si cette littérature, « plongée dans une continuité qui la reliait aux autres discours sociaux » (p. 196), paraît dominée, assujettie, quasi englobée par l'idéologie, l'auteur se refuse cependant vigoureusement à la voir exclue du champ littéraire. D'ailleurs l'inscription du messianisme dans la littérature implique une transposition et, en particulier, serait marquée par un mouvement de féminisation. À l'intérieur du messianisme canadien-français, on pourrait distinguer deux tendances : l'une, « idéologique et pratique, philosophique et politique » (virile) ; l'autre, « littéraire et morale, didactique et religieuse » (féminine). (P. 55.)

Après deux chapitres consacrés aux « définisseurs » du messianisme canadien-français et au « discours sur la littérature nationale qui apparaît entre l'histoire et la critique littéraire » (p. 12), un troisième s'arrête au corpus de légendes qui forme « un répertoire considérable dans la production littéraire de l'époque », et plus particulièrement aux œuvres de l'abbé Casgrain et de Joseph-Charles Taché : en plus d'avoir apparemment pour l'une de ses fonctions « d'endiguer la popularité du roman moderne entaché de laxisme moral et de réalisme social », la légende appellerait aussi « plus qu'aucune autre forme, la mise en valeur d'un héros messianique ». (Pp. 82s.) (Encore que, dans ce qu'on nous en donne à connaître, ici en tout cas, on ne rencontre guère de tels héros !) De la *légende*, les deux chapitres suivants, portant respectivement sur *Les anciens Canadiens* de Philippe AUBERT DE GASPÉ (« qui s'est attelé le premier à l'entreprise d'unir l'histoire et la légende sous la forme du roman », p. 116) et sur *Jean Rivard* d'Antoine GÉRIN-LAJOIE, nous transportent dans l'univers du *roman* ; les deux œuvres constituent en quelque sorte un diptyque, révélant « les sens divergents auxquels est soumis le message monologique du messianisme mis à l'épreuve de la fiction ». « Gérin-Lajoie transforme en volonté d'action le tendre souvenir de la tradition [...] l'image rêvée des origines se matérialise en projet de société sous [sa] plume » (p. 141) ; son roman, enfin, « réalise tout le programme politique du messianisme » (p. 167). L'essai se termine par l'étude de l'*épopée*, représentée par *La légende d'un peuple* de Louis FRÉCHETTE qui « illustre parfaitement la